

L'INCORRIGIBLE THÉÂTRE DE SOPHIE PEREZ

RENCONTRE DANS L'ATELIER DE LA COMPAGNIE DU ZEREP AVEC LA METTEUR EN SCÈNE SOPHIE PEREZ ET L'ARTISTE XAVIER BOUSSIRON À L'OCCASION DE LA REPRISE DE LEURS DEUX DERNIÈRES CRÉATIONS TOTALEMENT DÉBRIDÉES QUI DIVISENT LE PUBLIC. LEUR PRATIQUE THÉÂTRALE TRÈS VISUELLE, PROCHE DE L'UNIVERS DU CABARET ET DU MUSIC-HALL, PEUT SE RÉSUMER AINSI : UNE SCÉNOGRAPHIE VOLONTAIREMENT ASPHYXIANTE DANS LAQUELLE ÉVOLUENT DES COMÉDIENS CHARISMATIQUES ET PERFORMERS. LES RÉFÉRENCES TRÈS APPUYÉES AUX ARTS PLASTIQUES CONSTITUENT UN ÉLÉMENT ÉSSSENTIEL DE LEUR TRAVAIL. Réalisation: Karine Périllat.

UN THÉÂTRE PROCHE DE LA PERFORMANCE

Sophie Perez : Nous fabriquons, Xavier et moi, tous nos spectacles. Je viens des arts plastiques, j'ai étudié à l'ESAT, mais j'ai aussi suivi des cours d'art dramatique, j'ai pratiqué le dessin, les claquettes, j'ai même réalisé des courts-métrages... J'aborde la création théâtrale par tous les bouts. Je ne correspond pas au profil traditionnel du metteur en scène qui a été comédien, puis assistant, et qui a ensuite été repéré dans un centre dramatique où il fera sa première petite forme avec des copains, anciens du conservatoire. Mon premier spectacle *Mais où est donc passée Esther Williams ?* était l'adaptation d'une méthode pour apprendre à nager sans eau, écrite en 1932. Nous l'avons monté dans une piscine vide à Paris, comme une performance, et je me suis retrouvée assez naturellement dans la programmation du festival Paris Quartier d'été...

J'ai toujours envisagé mes pièces comme des objets artistiques : je travaille dans un atelier mais je fais du théâtre.

Dans mes spectacles, tout est écrit, il n'y a rien d'improvisé. Je travaille pendant des mois sur des textes très différents. Je peux piocher dans les poèmes de Picabia, les écrits de Gombrowicz, de Carmelo Bene ou d'Arnaud Labelle-Rojoux par exemple, mais pas forcément dans des textes conçus pour le théâtre. Sans aucune prétention, faire du théâtre avec un texte, c'est assez facile si on est un peu malin. Il suffit de savoir diriger de bons comédiens ! Aujourd'hui, en France, nous sommes encore malheureusement incroissables avec cette notion de texte. Nous entamons ensuite des semaines de répétitions avec mes comédiens qui sont avant tout des artistes, qui ont une vraie poésie personnelle, dont je me sers. Ils improvisent sur des objets, des thèmes, des notions... puis nous retravaillons tout avec Xavier, nous écrivons une partition ensemble avec des souffles différents : cela devient un matériel très intime.

J'AI TOUJOURS ENVISAGÉ MES PIÈCES COMME DES OBJETS ARTISTIQUES : JE TRAVAILLE DANS UN ATELIER MAIS JE FAIS DU THÉÂTRE.

Xavier Boussiron : Sophie n'est pas une metteuse en scène « classique ». Le metteur en scène caricatural parle avec emphase du comédien en fusion avec le personnage qu'il est censé incarner, de la parole qu'il a trébuché toute la journée dans le bus pour venir répéter... Nous ne fonctionnons pas sur ces modalités, nous utilisons le théâtre en essayant de mettre en branle tout le système d'artefacts et d'artefacts du théâtre classique. Nous ne faisons pas de la création sur de bons sentiments. Nous faisons un théâtre jusqu'au boutiste. Nous avons une culture qui mélange des références très classiques et des penchants sentimentaux qui laissent des standards de la variété italienne à je ne sais pas... Michel Serault par exemple. Nous voulons créer un trouble entre les deux, sans pour autant passer pour les post-modernistes de service.

UNE VERSION VANDALE ET JOUISSIVE DE LORENZACCIO

Sophie Perez : Pour notre dernière création, nous avons choisi un texte emblématique et inattaquable de la grande tradition théâtrale française. Nous nous sommes énormément documentés, nous avons lu les différentes versions de la pièce, nous avons même écouté les enregistrements de l'époque avec Gérard Philippe, plutôt nul, mais dont l'interprétation demeure pourtant une référence. Nous avons voulu montrer le vrai Lorenzaccio, mettre en lumière cette histoire d'atavisme familial : entre l'histoire de son grand-père, Laurent le Magnifique, grand collectionneur d'art et mécène, et son ratage à lui. Le ratage, c'est l'un des thèmes que nous affectionnons. Notre pièce est en fait très « pédagogique », elle raconte le personnage de

Lorenzaccio, les circonstances complexes de l'écriture de la pièce. Quand Musset l'a écrite, il ne voulait pas qu'elle soit montée, car sa pièce précédente fut un échec, sans parler de sa relation à ce moment-là avec Georges Sand qui était très houleuse. Sa création était donc pleine de mauvais sentiments et de mauvaises raisons. Ce prototype du héros romantique s'est composé sur beaucoup de choses saumâtres et troubles. J'adore cette pièce, cependant, pendant des années les gens n'ont montré que son caractère politique, alors que l'histoire de base est celle d'un homme qui aime son cousin mais qui le tue. Longtemps, elle a été jouée en évacuant les choses essentielles qui la composent, entre autres la relation très compliquée et très dure de Lorenzaccio avec sa mère, son ambiguïté

LES GENS NOUS AIMENT OU NOUS DÉTESTENT, IL N'Y A PAS DE DEMI-MESURE, NOUS PROVOQUONS UNE SORTE DE HOULE (...) NOUS NE FAISONS PAS DE LA CRÉATION SUR DE BONS SENTIMENTS.



Sophie Perez, photo: Laurent Fiquet

sexuelle, ainsi que son rapport à l'art... Lorenzaccio est finalement plus proche de Zucco ou de Ludwig que de l'Image lisse de Gérard Philippe dans son costume en velours. En révisonnant le spectacle, je me suis dit que nous avions vraiment envoyé un truc... Ce qui est ressorti de tout ça, c'est finalement une forme assez remontée, parce que nous sommes peut-être nous-mêmes assez remontés contre une certaine création théâtrale française.

L'INSTITUTION CULTURELLE FRANÇAISE ?

Xavier Boussiron : La mission culturelle de l'institution en France est complètement embourbée. Le domaine de l'institution culturelle est normalement une fonction publique, mais elle est cernée par le flic et ceux qui en sont à sa tête ne plébiscitent que ce qui marche. C'est un peu comme TF1. L'institution correspond à cette logique et n'est plus dans celle de découvrir de

raison de nous plaindre, car nous avons de la chance d'être à la fois programmé à Chaillot et à Beaubourg, ce qui est très symbolique et qui nous suffit.

Xavier Boussiron : Jouer à Chaillot, c'est quand même un bon contrepoint avec les petits endroits comme la Ménagerie de Verre par exemple, on passe du parking au « stalinisme », ça raconte des choses forcément...

Sophie Perez : Quand on me propose de petites formes, très à la mode dans des petits endroits, je refuse, car je n'aime que les grosses formes, avec du public, du décor et des objets sur scène, de la vraie lumière... avec en fait tous les artifices du théâtre. Je n'aime que ça. Avec *Laisse les gondoles à Venise*, je ne voulais pas être dans une forme expérimentale qui aurait pu être acceptée sous prétexte d'être fragile et minimale. Ce qui peut être attractif ou dégoûtant dans ce que je fabrique, c'est, je l'espère, la force qui en ressort, avec des acteurs énormes qui peuvent jouer un ténor et l'instant d'après baisser leur pantalon. Mes comédiens sont de vraies bêtes de scène. J'ai envie d'inventer un théâtre qui soit un sale mélange de tout ce qui me construit, une sorte de boîte de Pandora, avec l'idée que les gens soient aux aguets. C'est au théâtre que j'ai eu mes plus grandes émotions, pas au cinéma ni dans une exposition. Le théâtre, c'est une salle plongée dans le noir et le silence, c'est un mélange de trouille et d'église, il y a une tension, quelque chose va se passer sur scène et quand finalement tu la raçois, elle te renverse et te ravage. Malheureusement, 95 % du temps aujourd'hui, les gens s'y ennulent ou s'y endorment. Et bien, *Laisse les gondoles à Venise*, je l'ai conçu comme un cri d'amour désespéré pour ce théâtre que j'aime...

«NOUS NOUS COLTINONS L'ART, NOUS NE SOMMES PAS ASSIS À CÔTÉ, NOUS Y ALLONS JUSQU'AU BOUT.»

SANS CONCESSION

Xavier Boussiron : On peut faire de l'art avec n'importe quoi, mais pas n'importe comment. Soit c'est de l'art du bout des doigts, c'est-à-dire des aquarelles le dimanche, soit on y va vraiment. Notre théâtre parle de la trouille, de la volonté de ne pas s'épargner. Nous nous coltinons l'art, nous ne sommes pas assis à côté, nous y allons jusqu'au bout, nous avons une espèce de bourbon bien tourbé qui colle au palais, nous ne faisons pas dans le canada dry.

Sophie Perez : Les gens nous aiment ou nous détestent, il n'y a pas de demi-mesure, mais nous provoquons une sorte de houle, même si parfois c'est fatigant, harassant. Ce que nous faisons peut, peut-être, faire évoluer certaines choses... J'ai souvent entendu dire que j'avais une trop grande liberté : celle de l'écriture, celle de la posture, celle de la production car j'ai un lieu pour le faire et nous sommes complètement indépendants. Je ne veux pas payer mon autonomie. J'ai de la chance mais finalement je fais juste ce que je sais faire.

Agenda

Laisse les gondoles à Venise d'après Lorenzaccio d'Alfred de Musset, du 4 au 6 octobre 2005 au Théâtre de Dijon.

El coup du cric andalou du 22 février au 23 mars 2006 au Théâtre National de Chaillot.